

Christiane
Delpierre-Berthou

Agathe, Nicolas
et les Autres



*Agathe, Nicolas
et les Autres*



Christiane Delpierre-Berthou

Agathe, Nicolas
et les Autres

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3411-1

Dépôt légal : Mai 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

SOMMAIRE

AGATHE.....	13
LES GRANDES VACANCES	21
PREMIER ÉMOI	25
AUTRES HORIZONS	33
LE TEMPS DE L'INSOUCIANCE.....	47
LES RETROUVAILLES	75
PREMIERE RENCONTRE	81
ON PARLE MARIAGE.....	93
LA COURSE CONTRE LA MONTRE.....	105
DITES MOI MADAME.....	124
ENFIN LE GRAND JOUR	134
VOYAGE DE NOCES.....	138
NOUVELLE VIE	144
AH ! MA BONNE DAME SI VOUS SAVIEZ...	148
VIVE LA NOUVELLE ANNÉE	160
BAMBINO	170

EN ATTENDANT BÉBÉ.....	180
LA LOI DES SERIES	190
IL EST NÉ... ..	201
FAUSTINE.....	217
TANT VA LA VIE.....	225
SOPHIE	233
LORSQUE TOUT S'ÉCROULE	247
ÉPILOGUE.....	271

A tous ceux que j'aime

*Il vaut mieux hasarder de sauver
un coupable que de condamner
un innocent.*

Voltaire

*Un homme sans défauts est aussi
rare qu'un gros diamant brut.*

*Le plus dur comme on le sait,
n'est pas de tomber, mais de se
relever.*

AGATHE

Cela faisait six ans Jour pour jour qu'elle avait dit oui à Nicolas.

Six années d'un bonheur sans nuages, qui étaient passées à l'allure d'un météore.

Assise devant sa coiffeuse, Agathe se retrouvait dans son miroir, face à sa propre image et découvrait avec amertume les petites rides venues se fixer aux coins de ses yeux, et surtout la nostalgie et la tristesse qui les emplissaient.

Et pourtant depuis deux mois, elle faisait des efforts surhumains pour sortir de sa mémoire les idées noires qui, imperceptiblement, s'y étaient glissées et la faisaient terriblement souffrir. Elle cherchait un exutoire qui puisse mettre fin aux souffrances qui la torturaient, et à ce souvenir douloureux qui s'était infiltré en elle.

« Dieu qu'il est difficile de sortir du doute, surtout lorsqu'il s'agit de l'homme que l'on aime le plus au monde, celui à qui on a voué son existence, celui qui s'est fondu dans votre chair »

Cependant, c'est ce jour anniversaire qu'elle avait choisi, pour prendre sa décision, devait-elle lui faire confiance et pardonner ? Y avait-il vraiment un pardon à accorder ? Cependant elle connaissait le proverbe qui disait :

« Dans le doute abstiens-toi. »

Devant ce dilemme son cœur s'affolait, ses oreilles bourdonnaient.

L'horrible oppression qui emplissait sa poitrine l'avait contrainte à s'allonger sur son lit. La tête calée sur son oreiller, les yeux fermés, petit à petit elle retrouvait son calme intérieur. Se sentant dans une atmosphère ouatée, elle avait l'impression de faire un retour de plusieurs années en arrière, elle luttait pour prolonger ce moment béni. Lorsque soudain les portes de sa mémoire s'ouvrirent et que les souvenirs de son enfance commencèrent à valser dans sa tête.

Elle se revoyait petite fille choyée, vivant dans un univers familial chaud et gai que des parents aimants avaient tissé autour d'elle.

*

* *

Née en 1945 dans un village de basse Normandie, qui regroupait ses maisons autour d'une église sans style bien défini, mais dont le porche voûté et le clocher légèrement gothique laissaient penser qu'elle avait plusieurs siècles.

C'était un endroit fort sympathique et hospitalier, qui comme beaucoup d'autres communes environnantes, avait beaucoup souffert de la guerre.

Bien évidemment vu la taille géographique de l'endroit, tous les habitants se connaissaient. A cette époque les gens commençaient tout juste à sortir de leur département, beaucoup naissaient, vivaient, et mouraient sans avoir quitté leur village, exception faite de quelques joyeux pioupious, que l'appel sous les drapeaux conduisait hors des frontières normandes.

Tous ces gens ne s'aimaient pas pour autant, néanmoins ils partageaient ensemble les bons et mauvais moments de cette vie rurale. Certains se voulaient moralisateurs et bien pensants, alors que d'autres n'avaient pas d'opinions bien définies. Bien évidemment comme dans tous les villages, bourgades et petits patelins les commentaires venimeux et commérages allaient bon train.

Le lavoir municipal, avec ses fieffées commères, était l'endroit idéal et favori pour glaner les derniers cancons et ragots, que débitaient à longueur de journée toutes ces langues vipérines.

Les sorties de messes n'étaient pas en reste, bien que monsieur le Curé, ensoutané et barrette à liseré rouge cachant ses cheveux gris et sa tonsure vint jusqu'au parvis raccompagner ses paroissiens, c'était bien souvent de là que faisant concurrence a celles du lavoir, les rumeurs tragi-comiques et autres secrets d'alcôves vrais où faux, partaient en s'amplifiant sans vergogne de maisons en maisons.

Malgré tout, les paroissiens, de tous milieux sociaux aimaient s'attarder et s'afficher sur la placette du monument aux morts, endroit où il fallait être vu, tout en sachant qu'ils allaient être pris pour cible. Les vêtements, la coiffure, les chapeaux, tout était passé au crible et surtout l'incontournable trio que formaient les gants, les chaussures et le sac, qui

impérativement devaient être de la même couleur – c'était très tendance à l'époque – Rares étaient ceux qui ressortaient de ce déshabillage visuel avec un 10/10 il y avait toujours quelque chose qui n'était pas du goût de ces médisantes.

Les parents d'Agathe, tenaient dans la rue principale, un magasin de chaussures superbement achalandé. Sa mère en tant que commerçante ne pouvait se permettre d'entrer dans de telles considérations, d'autant qu'elle avait une sainte horreur de tous ces bavardages et calomnies qui peuvent détruire la vie des gens. Du reste sa fille la tirait par la main afin de l'éloigner de l'édifice.

Agathe, n'aimait pas entrer dans les églises, la semi obscurité dans laquelle elles étaient plongées lui donnait la chair de poule, elle trouvait l'endroit accueillant et chaleureux comme une morgue.

L'odeur d'encens, tout comme le bourdonnement et borborygme des litanies lui était désagréable. Néanmoins, ne pouvant faire autrement, elle se devait chaque dimanche d'accompagner sa mère, à la grande messe, et pourtant dès l'âge de six ans, au grand dam de ses parents elle avait refusé d'aller au catéchisme sous prétexte que le nouveau curé lui faisait peur.

Il faut dire que c'était une force de la nature. Affublé d'une carrure taurine, d'un faciès de brute et de trois mentons, il était impressionnant. Sans parler de ses mains d'assommeur et de ses lunettes cerclées de métal, qu'il collait sur son nez laissant percevoir ses yeux au strabisme prononcé. Le tout réuni lui donnait une personnalité redoutable. Il faut reconnaître qu'il pouvait faire peur aux enfants, surtout s'ils étaient aussi timides qu'Agathe à cette

époque. Cyclothymique il pouvait être jovial et les minutes suivantes, faire trembler l'édifice en hurlant d'une voix de stentor. Ses bouffées de colères étaient aussi subites qu'imprévues. Malheur à celui qui ne connaissait pas par cœur sa leçon de catéchisme ou d'histoire sainte.

Epicurien avant tout, il allait rendre visite à ses fidèles, et en particulier à ceux des fermes qui l'invitaient à se mettre à table avec eux. Là, il engloutissait des monceaux de nourritures, (d'où sa panse bien rebondie) se désaltérait avec du gros béré, et terminer par un verre de gniôle distillée à 80° qui lui donnait un retour chaloupé et une haleine chargée qu'il vous envoyait en pleine figure lorsque vous vous trouviez face à lui dans le confessionnal.

Agathe avait donc décidé que lorsqu'elle aurait une grâce à demander ou un pêché à se faire pardonner, de le faire en direct avec Dieu.

Néanmoins refoulant tous ses préjugés et aversions, et surtout pour faire plaisir à ses parents, par un beau dimanche du mois de juin, elle avait prononcé sa profession de foi.

Par contre, si elle n'aimait pas les édifices religieux, elle adorait les foires et marchés aux climats joyeux et tonics. Voir le bourg se métamorphoser en un gigantesque forum était à ses yeux de petite fille quelque chose de merveilleux, il y régnait un tintamarre qui emplissait le village de gaieté.

Tout ce va – et – vient, ces gens qui s'agglutinent autour des étales pour y faire des emplettes, les hommes sandwich, les marchands de chansons, les attelages qui tressautent sur les pavés disjoints faisant

tinter les harnais et trébucher les sabots des chevaux. Tous ces cris, ces bruits, la ravissaient.

Sur la grande place, se dressait une magnifique halle en bois, datant du XV^e siècle, dans laquelle les paysannes des fermes environnantes vendaient aux chalands, une foultitude de denrées alimentaires venues directement de leur production – du véritable bio.

Elles étaient à peine entrées dans cette magnifique construction, qu'Agathe sentait déjà d'agréables odeurs lui chatouiller les narines.

Sur un étal recouvert d'un drap blanc immaculé, étaient disposées à la vue d'éventuelles acheteuses, de grosses mottes de beurre sculptées de marguerites, alors que de plus petites, en attendant de faire le régal de fins gourmets, étaient serrées entre deux feuilles de chou afin qu'elles gardent toute leur fraîcheur.

A leurs cotés, pour faire saliver les gourmands, se trouvaient les camemberts, le Pont l'évêque, la crème fraîche et autres petits fromages de chèvres.

C'était aussi des paniers pleins d'œufs bruns où tachetés, de petites boules de plumes jaunes qui piaillaient après leurs mères, des lapins qui regardaient avec envie les monceaux de carottes râpeuses, le vert tendre des choux et les poireaux odorants. Toutes ces couleurs étaient un ravissement pour les yeux.

Lorsque l'air marin venait leur titiller les narines, c'est qu'elles n'étaient pas loin de l'étal du mareyeur sur lequel des poissons aux nageoires frémissantes regardaient d'un air morne celles qui allaient les mettre à mort. D'autres, gueule ouverte laissaient

voir des rangées de dents coupantes comme celles d'une égoïne.

Dans un coin, des tas de pommes de terre de diverses qualités sentant encore la terre humide, regardaient de tous leurs yeux les passants. Agathe aimait l'odeur de terroir que dégageaient ces tubercules, qui lui rappelaient les vacances qu'elle passait chaque année chez ses grands-parents maternels, qui possédaient une petite ferme, dans un tout petit patelin.

Continuant leur périple elles arrivaient sur la grande place, cernée par de grands platanes et becs de gaz, où les marchands forains présentaient « la dernière mode de Paris » en effet sur des cintres se balançaient au vent, robes, chemisiers, blouses en coton joliment fleuries et autres tabliers fantaisies.

D'autres stands étaient spécialisés dans les sous vêtements, c'est-à-dire corsets à baleines, culottes et combinaisons en finette satinée, ainsi que des bas en coton dont le choix était facile à faire puisqu'ils se déclinaient en seulement deux tons, chair et noir.

Pour les messieurs, les incontournables pantalons de velours, les ceintures de flanelle et chemises en toile bien solide, sans oublier l'indispensable casquette, ainsi que les grands mouchoirs en toile de cambrai qu'ils nouaient autour du cou pour se protéger de la poussière où aux quatre coins pour remplacer le chapeau de paille quelques fois trop encombrants.

Passant d'étal en étal, mère et fille admiraient les soieries aux couleurs chatoyantes comme une queue de paon, que le marchand nommait pompeusement « gorge de pigeon » Il y avait aussi des rubans

multicolores comme des arcs-en-ciel qui pendaient en cascades, et dont les filles raffolaient.

A cette époque d'après guerre, dans les petites bourgades, les magasins ne regorgeaient pas comme aujourd'hui, de vêtements prêts-à-porter.

Les femmes achetaient des métrages de tissus et faisaient reproduire par leur couturière, grâce aux patrons du *Petit écho de la mode* les modèles made in Paris. Le jour de Pâques toutes ces belles dames vêtues de neuf, et bibi sur la tête fraîchement permanentée, déambulaient de la place de l'église, à celle du marché pour être vues de tous. Pour prolonger cet étalage de toilettes, elles allaient écouter l'orphéon, qui dans le kiosque municipal, jouait des musiques de l'époque dont le fameux swing américain.

C'était une autre époque qui avait ses us et coutumes, certes un brin vieillottes et décalées par rapport aux grandes villes, mais elles étaient de taille humaine et avaient beaucoup de charme.

LES GRANDES VACANCES

C'est lorsque la campagne avait revêtu sa parure de feuilles, que les champs étaient recouverts de fleurs, et que l'air sentait le parfum entêtant des foins, qu'Agathe prenait pour deux mois le chemin de Sept Vents.

C'était toujours une grande joie pour elle de redécouvrir les vastes herbages dans lesquels paissaient paisiblement des vaches aux museaux baveux, ainsi que de voir les petits poulains soudés aux côtés de leur mère, crinières et queues au vent, se disputer autour de l'enclos, des courses folles qui se terminaient par une série de ruades dignes d'un grand spectacle équestre.

La main dans celle de sa grand-mère, elle traversait des pâturages aux couleurs variées, que coquelicots, marguerites, bleuets faisaient tricolores. Sans oublier les champs dans lesquels orges, blés, luzerne et autres graminées ondoyaient sous le souffle du vent, on eu dit que la campagne était devenue une gigantesque mosaïque colorée. Ses yeux se portaient également sur des vergers pleins d'arbres dont les branches ployaient sous le poids des fruits juteux qui

dégageaient des odeurs sucrées et sur lesquels des abeilles gourmandes venaient pomper leur nectar, avant de s'élancer le ventre plein vers les cieux.

Intoxiquée de grand air et par toutes les beautés que lui offrait la nature, elle devenait pendant deux mois et demi, la reine de ce royaume.

Pour se souvenir de ce temps béni, nul besoin de fouiller et refouiller les replis de sa mémoire, elle revoyait la fermette de ses grands parents, telle qu'elle était alors, comme si elle l'avait quittée la veille.

Construite au milieu d'un îlot de verdure couvert de fines pâquerettes et boutons d'or, dans lequel Toupie, l'unique vache promenait sa mamelle rose et ses cornes en forme de lyre. Grand père disait qu'elle était la meilleure tondeuse à gazon qu'il soit.

Cette charmante gentilhommière – je trouve le nom très élégant même s'il est vraiment trop pompeux – était faite en torchis et colombages, elle était coiffée d'un chapeau de chaume moussu. Pour l'embellir une glycine chargée de grappes mauves, et un rosier grimant, couraient le long de sa façade, sur laquelle le soleil dardait ses rayons.

Des géraniums rouges incendiaient le rebord des fenêtres. Elle est prolongée par un cellier, une dépendance à tous usages, un poulailler et plusieurs clapiers nurseries. Contre le mur arrière, un hangar sous lequel séchaient des stères de bois.

Le seuil de la maison était usé par les nombreuses générations d'humains qui y avaient frappé leurs sabots en bois crottés. Tout comme l'était le sol en terre battue, à force d'avoir été raclé et piétiné par de nombreuses semelles cloutées.

(Voir la description de ce havre de paix et de bonheur dans « raconte-nous Mamia »).

Ces merveilleuses vacances avaient pris fin le jour où sa grand-mère était partie rejoindre son mari tout la haut dans les cieux.

Agathe avait tout juste neuf ans, la foudre avait éclaté dans son crâne, l'hiver était entré dans son cœur.

Elle avait été tellement anéantie et traumatisée par cette mort qui l'avait tant fait souffrir qu'elle en gardait encore un souvenir cuisant. Pendant de longs jours les larmes envahirent encore ses joues.

Elle avait eu beaucoup de mal à comprendre la mort, elle savait que c'était la perte d'un être cher, la fin d'une complicité, la douleur, le vide, néanmoins elle posait des questions, voulait savoir ce qu'il y avait après que l'âme eut quitté le corps ? Personne ne pouvait lui donner de réponse c'était l'inconnu !

Alors elle se réconfortait en pensant qu'elle avait été la petite fille de la plus formidable grand-mère, qu'un enfant n'ait jamais eue.

PREMIER ÉMOI

Plantée devant la psyché de sa chambre, Agathe avait bien du mal à reconnaître l'image que cette dernière lui renvoyait.

Comment ! Cette gamine de 13 ans, maigrichonne et dégingandée, c'était elle ?

Ces bras beaucoup trop longs et ces jambes de gazelle étaient les siennes ?

Et que dire de ce visage piqueté de roux, qu'encadraient des cheveux coupés à la Jeanne d'Arc ? Et ce buste d'éphèbe sans aucun charme ni relief ? Tout ceci était a elle ? Elle se fusillait du regard !

Le choc avait été rude, il faut dire que jusqu'à ce jour, elle ne s'était pas trop attardée devant un miroir.

Seuls ses grands yeux vert émeraude, bordés de longs cils recourbés, son petit nez – que son père trouvait croquignolet – et ses dents brillantes comme des perles avaient eu l'air de lui plaire.

Néanmoins elle était horrifiée par ce qu'elle venait de découvrir bien qu'elle fût encore à la frontière de l'adolescence, et pas encore à celle des adultes.

– Dieu que je suis laide ! Avec mes bras et mes jambes d’une longueur démesurée je ressemble à une araignée ! Dans sa distribution de grâces physique le bon Dieu m’a bien oubliée !

D’un geste rageur elle avait fait pivoter le miroir en se promettant de fuir désormais tout ce qui pouvait refléter son image.

Et pourtant deux ans plus tard, cela avait été une véritable métamorphose :

Ses bras et jambes s’étaient arrêtés de grandir juste à la bonne longueur, quant à son corps tout n’y était qu’harmonie.

Ses cheveux couleur de blés mûrs qui tirebouchonnaient en boucles libres sur ses épaules, encadraient désormais un joli visage qu’éclairaient deux grands yeux espiègles. Elle était passée du statut de gamine à celui de jeune fille, de chrysalide à celui de papillon.

Dans un premier temps, elle avait été déroutée par les nouveaux contours de son corps, elle commença à prendre conscience de sa transformation physique, le jour où elle avait remarqué que les garçons ne la regardaient plus de la même façon, mais qu’ils concentraient leur regard concupiscent sur ses formes. Douée d’un caractère en or – rire et chanter faisaient parti de son quotidien – sa bonne humeur naturelle attirait toutes les sympathies, pour ses amis son prénom était synonyme de joie.

Du style caméléon elle s’adaptait sans problème à toutes les situations.

Fidèle en amitié, elle avait depuis la maternelle une amie avec qui après avoir partagé le bac a sable du jardin public elle partageait désormais ses joies et

ses peines. Elles ne sortaient jamais l'une sans l'autre, elles étaient devenues sœurs de cœur.

Valentine, – tel était le prénom de son amie – n'avait rien à lui envier, aussi grande, un visage aux traits fins, aux yeux gris vert légèrement tirés vers les tempes, qui lui donnaient un petit air malicieux, surtout lorsqu'elle secouait son opulente tignasse fauve.

Comme toutes les filles de leur âge, elles aimaient s'amuser et danser, seulement les réjouissances dans ces petites bourgades normandes étaient plutôt rares.

Les dimanches y étaient vécus au ralenti, la jeunesse s'y ennuyait ferme, bien que depuis quelques semaines un cinéma ambulant avait élu domicile dans une grange transformée en salle de spectacle. Tous les quinze jours l'opérateur offrait aux villageois des films sentimentaux qui faisaient pleurer mères et filles. Puis pour la joie des gosses, et celle des grands ! Des films comiques avec Laurel et Hardi, Tarzan et surtout ceux où Fernandel se livrait à des facéties plus drôle les unes que les autres.

Heureusement chaque année il y avait les fêtes religieuses et les païennes.

Pour honorer la prise de la bastille, monsieur le maire organisait le 14 juillet une grande fête.

Quelques mois plus tard, pour ne pas être en reste, monsieur le curé, pour fêter dignement la sainte patronne du village, préparait une grande kermesse.

Ces deux fêtes annuelle étaient toujours très réussies et attiraient beaucoup de monde. Récompense bien méritée pour les habitantes du village et des fermes avoisinantes qui malgré leurs travaux harassants, donnaient quelques heures de leur

précieux temps pour confectionner les décorations et banderoles, qui égayeront le village.

Le soir, toutes les dames se réunissaient pour fabriquer une multitude de fleurs en papiers crêpons. Il y avait les spécialistes du bleuet, et des coquelicots, puis celles qui découpaient comme personne les pétales des marguerites. Les moins douées posaient les queues en fil de fer. Toutes ces fleurs bleues, blanches, rouges, une fois mêlées à du feuillage étaient du plus bel effet.

La fabrication des longues guirlandes était réservée aux jeunes filles et garçons, qui se retrouvaient dans une grange, c'est donc parmi les rires et chansons que ces décorations multicolores prenaient forme.

*
* *

Le jour de la manifestation, le bourg se retrouvait embelli par tous ces chefs d'œuvre, et vivait au rythme de la fanfare, des pétards et du bruit des mirlitons dans lesquels les mioches soufflaient à s'en faire éclater les poumons. De toutes les fenêtres pendaient étendards, fanions et oriflammes colorés.

Le soir après la retraite aux flambeaux et le feu d'artifice, tous se retrouvaient dans la salle des fêtes, décorée avec un soin tout particulier par la jeunesse, qui tournoyait déjà sur les flonflons d'un accordéon.

Alors que les gens fêtaient avec exubérance et moult cris la prise de la Bastille, la kermesse de monsieur le Curé était elle empreinte de plus de solennité.

La fête Dieu, et autres fêtes votives se passaient dans une ambiance différente, les rires n'y étaient nullement interdits, mais néanmoins une certaine retenue était de rigueur.

Là encore les habitants étaient mis à contribution. Dans chaque foyer on effeuillait des monceaux de roses, afin que le jour venu, des petites filles vêtues de blanc et portant à leur cou une corbeille remplie de pétales, puissent lors de la procession les lancer sur le passage de Monseigneur l'Evêque portant le saint Sacrement. En surplis et chasubles dorées, le clergé suivait en chantant des cantiques.

La procession formée de femmes en robes bigarrées et d'hommes tenant leur chapeau à la main, suivait en silence un itinéraire précis, puis s'arrêtait de temps à autre devant un reposoir, dans la niche duquel se trouvait la statuette d'un saint à qui ils adressaient une prière.

Les cloches prisent d'une joyeuse folie sonnaient à tue tête. L'église débordait de fleurs de toutes sortes et couleurs qui répandraient leurs fragrances dans tout l'édifice.

Monseigneur, Evêque de Bayeux, après s'être agenouillé devant la châsse contenant les reliques de la sainte, avait dit la grande messe en latin et fait un sermon devant un immense parterre de fidèles, ceux qui n'avaient pu pénétrer dans l'édifice s'étaient agglutinés sur le parvis pour ne rien perdre du prêche.

Pensez donc ! Jamais un pont de notre sainte mère l'église, n'était venu dans une aussi petite paroisse, il y avait là de quoi rendre jaloux le clergé des autres cantons.

Le soir même, un bal était donné dans la salle des fêtes. A cette époque une jeune fille de bonne famille ne pouvait aller au bal sans un chaperon.

Agathe et Valentine venant de fêter leurs 16 ans, c'est tout naturellement leur mère qui tenait ce rôle.

De petites tables étant disposées autour de la piste, les mamans pouvaient tout en sirotant une menthe à l'eau, veiller à la bonne tenue de leurs progénitures, qui court vêtues, et perchées sur des talons compensés, faisaient tourbillonner leur jupe en corolle.

Agathe avait à peine le temps de reprendre son souffle, qu'elle était de nouveau dans les bras d'un cavalier, mais pas assez souvent à son goût dans ceux de Renald, qui, lorsqu'il la faisait tourbillonner lui donnait l'impression que ses chaussures ne touchaient plus terre, et d'être sur un tapis volant.

Elle était attirée par lui comme par un aimant, dans ses bras elle se sentait aérienne et catapultée dans un autre monde. Néanmoins, elle ne comprenait pas pourquoi lorsqu'il y avait un tango ou un slow langoureux, il allait inviter une autre fille ?

Renald : 19 ans était le frère aîné de son amie Valentine, ils se connaissaient depuis leur plus tendre enfance. Seulement le gamin rondouillard et timide qu'il était à l'âge de l'acné, était devenu au fil des ans un grand et beau gaillard au regard charmeur. Irrésistiblement sympathique il était la coqueluche de toutes les filles du canton.

Agathe le buvait des yeux, le trouvait le plus beau du monde, elle était même devenue jalouse de toutes ces péronnelles qui lui faisaient les yeux doux et qu'il enlaçait étroitement en dansant. Elles n'avaient pas le

droit ! C'est son cœur à elle qui s'emballait chaque fois qu'elle le croisait, c'est elle qui éprouvait des sensations voluptueuses et des flux d'adrénaline lorsqu'il lui faisait la bise. Lorsqu'elle voyait toutes ses filles lui papillonner autour, une jalousie de feu l'incendiait.

– Tu crois que c'est ça l'amour ?

Elle avait insidieusement posé la question à Valentine, qui loin de se douter, qu'il s'agissait de son propre frère, s'était lancée dans des explications et des références pêchées dans des magazines où abondait le courrier du cœur.

– Oui ma vieille ! J'ai bien peur que tu ne sois tombée amoureuse ! Mais dis-moi de qui ? C'est un garçon du village ? Un avec qui tu as dansé au bal de monsieur le curé ? Allez raconte !

– Non pas encore ! Toutes ces sensations me sont encore trop nouvelles, je dois être certaine que ce qui me bouleverse lorsque je le vois, ce soit vraiment ça l'amour.

– Ben t'en fais des mystères ! Ah ! C'est peut-être un homme marié ?

– Idiote !

Elle savait pertinemment quand faisant planer entre elles un mystère, elle faisait du mal à son amie, puisque jusqu'à ce jour elles avaient tout partagé :

Leurs coups de cœur, leurs petits secrets, leurs doutes et tout et tout..., mais là elle trouvait qu'il était encore trop tôt. Et comment lui dire qu'elle était tombée éperdument amoureuse de Renald ! Elle allait lui rire au nez, et ça elle ne supporterait pas, de voir son amie se moquer de ses premiers émois cela lui serait intolérable. Elle devait donc pour le moment

garder secret ce premier amour. Néanmoins lucide, elle avait l'impression qu'il était à sens unique.

Certes, Renald était toujours aussi gentil et prévenant à son égard, il la prenait toujours sur le porte bagage de son vélo lorsqu'ils partaient entre copains faire un pique-nique, où à une fête dans un village voisin. Mais c'était tout ! Il n'avait jamais un réel geste de tendresse envers celle qui ne souhaitait qu'une chose, qu'il la prenne dans ses bras, qu'il lui donne son premier baiser d'amour, qui aurait le goût de l'éternité.

Et bien non ! Rien de tout cela. Il continuait à lui claquer des bises sonores sur les joues, lui faisait toujours des niches comme lorsqu'ils étaient gosses, mais c'était tout !

Qu'importe ! Elle saurait être patiente, il finira bien pas se rendre compte de l'amour qu'elle lui portait ! Et ce jour là, sera le plus beau de sa vie.

AUTRES HORIZONS

Depuis le décès de sa grand-mère, Agathe n'était plus partie en vacances.

A cette époque, dans les petites villes les commerçants ne fermaient leur magasin que le dimanche après midi, le reste du temps ils étaient au service de la clientèle. Donc pas question de partir ne fuisse que huit jours.

Jusqu'à présent, Valentine ne partait que quelques jours chez sa marraine qui habitait en Bretagne. Le reste des vacances elle le passait avec Agathe, à faire mille choses, et ne s'ennuyaient pas une seule seconde. Mais voilà qu'au début du mois de juillet Valentine, lui donna le coup de grâce, en lui annonçant qu'elle partait pour deux mois dans sa famille en Espagne, et que Renald serait lui aussi du voyage. Agathe était anéantie.

– Deux mois ! Mais tu te rends compte ? Et en plus en Espagne !

Elle avait les yeux humides.

– Oui, mais deux mois, ça passe vite, et puis je t'écrirais souvent.

– Vite, vite c’est toi qui le dis !

Elle se rendait surtout compte qu’elle allait être privée de celui qu’elle aimait. Elle se sentait terriblement abandonnée. Il y avait bien quelques copines d’école qui comme elle, restaient au village et avec qui elle partait faire de grandes balades à vélo, mais elle connaissait tellement bien les lieux, qu’elle avait l’impression de tourner en rond.

Et puis toutes ces filles l’ennuyaient, elles ne parlaient que des garçons : de ceux avec qui elles aimeraient bien sortir, ceux qu’elles aimeraient avoir comme petits copains. Elles se faisaient de vrais romans-feuilletons.

Quant aux garçons qui n’étaient pas partis en colonies de vacances avec monsieur le Curé, ou chez des parents, ils donnaient un coup de main à la fenaison et aux moissons.

Les journées s’étiraient en longueur, heureusement Valentine tenait ses promesses, tous les deux jours Agathe, recevait de jolies cartes postale ou des lettres dans lesquelles elle lui narrait avec moult détails ses journées bien remplies.

Néanmoins au bout de quinze jours l’enthousiasme de Valentine était retombé, elle écrivait à son amie sa hâte de revenir et son désir de la revoir.

Chaque fois qu’Agathe recevait une lettre, elle là tournait en tous sens dans l’espoir d’y trouver un petit mot de Renald. Une seule fois elle avait lu dans un petit coin « Il fait beau, bisous à bientôt Renald » Toute joyeuse elle avait découpé le sublime message et l’avait glissé sous son oreiller.

Mais en attendant qu’ils reviennent que faire ?

Ses parents étant chacun enfant unique, elle n'avait de ce fait ni oncles, ni tantes, chez qui aller. Ils étaient désolés de la voir errer comme une âme en peine, mais surtout de ne plus entendre la maison résonner de ses rires en cascades.

Pourtant il devait bien y avoir une solution ?

Ils en étaient là de leurs recherches, lorsque Euréka, sa mère s'était souvenue de son amie d'enfance Muriel, qui vivait dans une belle banlieue proche de Paris, et qui à plusieurs reprises, lui avait proposé de prendre quelques jours Agathe, en vacances.

Le téléphone à cette époque était encore un objet rare, elle avait donc pris sa plus belle plume.

C'est ainsi que huit jours plus tard, Agathe, se retrouvait assise sur le capiton d'une banquette de deuxième classe dans le train filant vers Paris.

Le front collé à la vitre elle regardait défiler le paysage et les poteaux télégraphiques, pour elle qui n'avait jamais dépassé les lisières de la Normandie ce voyage avait le goût d'une grande expédition. Bien que le wagon fût plein, aucune parole ne fut échangée entre les voyageurs. De ce fait elle trouvait le voyage interminable et surtout très ennuyeux. – Où étaient les pipelettes de son village ? – Pour passer le temps, elle lisait et relisait la recommandation en italien qui se trouvait écrite sur une fenêtre du couloir.

« È pericoloso sporgersi » (Qui je crois veux dire : Défense de se pencher)

Puis avait fait appel à sa mémoire afin de se remémorait toutes les recommandations que lui avait distillé sa mère :

– Surtout soit bien prudente, évite de parler aux personnes qui te sembleraient bizarres, fais bien

attention à ton bagage et à ton argent. Embrasse pour nous Muriel et Norbert. Et surtout, n'oublie pas en arrivant de dire à Muriel de mettre au frais le lapin, le poulet et surtout le rôti de porc qui est enveloppé dans un torchon.

Elle en était là ses pensées, lorsqu'un contrôleur avait brusquement ouvert la porte du wagon en criant « Billets s'il vous plaît » ce qui l'avait fait sursauter et ramener à la réalité.

Lorsque la locomotive dans un jet de vapeur et grincements d'essieux entra sous la grande véranda de gare, et qu'elle aperçu à travers la vitre du wagon, le train se vider de ses voyageurs, et la foule grouillante qui se pressait sur le quai. Elle fut prise de panique.

Comment allait elle retrouver dans cette cohue les personnes venues la chercher, et à fortiori qu'elle n'avait jamais vues ?

Heureusement, eux avaient un descriptif parfait de la demoiselle, et n'avaient eu aucun mal à la reconnaître.

Muriel : La quarantaine, pimpante dans un tailleur griffé, et perchée sur des talons hauts lui avait tendu spontanément les bras. Son sourire chaleureux et sa voix claire avaient tout de suite séduit la jeune fille.

Lui : Tenue de sport, cheveux court d'un noir jais, l'avait transpercée de ses yeux gris métal. Il avait une poignée de main franche et beaucoup de noblesse dans l'allure.

C'était un couple parisien fort sympathique. Dans la voiture ils lui avaient dit avoir une fille prénommée Sophie, qui était partie en Angleterre, pour y parfaire son vocabulaire.

Le pavillon qu'ils habitaient était fort joli, tout y était conçu et prévu pour le confort de ses habitants.

De larges baies donnaient accès à un espace vert abondamment fleuri. Sous un cerisier du Japon des chaises longues invitaient au farniente.

Meublé moderne style, l'ensemble était sobre et chic à la fois. Sur chaque meuble un vase débordant de fleurs de toutes les couleurs, donnait à l'ensemble un air de gaieté.

Restée sur le seuil Agathe, n'osait entrer, devant son hésitation et pour détendre l'atmosphère Muriel lui avait lancé en riant :

– Entre n'aie pas peur ! Ici on ne mange que les petits garçons. Allez suit Norbert il va te conduire à ta chambre.

Il avait empoigné sa valise, elle l'avait suivi dans l'escalier.

– Voilà mademoiselle, soyez la bien venue dans notre humble demeure.

Il avait dit cela avec tellement de gentillesse et un grand sourire, qu'elle avait senti la barrière de ses craintes tomber d'un seul coup.

Il faut dire que pour une jeune fille de 16 ans, qui n'avait jamais quitté ses parents, se retrouver dans un cadre nouveau, et qui plus est chez des personnes inconnues, était à cette époque toute une aventure. Mais ils étaient tellement chaleureux et conviviaux que contrairement à ses appréhensions, elle s'était tout de suite sentie en harmonie avec eux.

De leur côté ils l'avaient trouvée très avenante et fort jolie. De ce fait, les huit jours qu'elle devait passer chez eux, s'étaient transformés en un mois.

Ils avaient tenu pendant ce laps de temps à lui faire visiter le maximum de choses et d'endroits.

C'est ainsi que s'étaient enchaînées les visites dans les grands magasins, les musées, les monuments les plus prestigieux dont Notre Dame, la tour Eiffel. Puis ce fut la place Vendôme, la concorde, celle de Pigalle, du Tertre, et dans la foulée le Sacré Cœur.

Une journée entière avait été consacrée à la visite du château de Versailles.

Afin de découvrir dans les moindres détails la vie privée de nos rois et reines, et en particulier celle de Marie Antoinette à qui Muriel vouait un véritable culte ils avaient pris un guide.

Le petit Trianon, la ferme, le théâtre et la grotte où la reine recevait son très cher Suédois Fersen, n'eurent plus de secrets pour eux.

Les journées étaient bien remplies et harassantes, néanmoins Agathe n'économisait ni ses pas ni son enthousiasme, tout était tellement extraordinaire et grandiose qu'elle ne voulait rien rater.

Son plus grand choc ? Lorsqu'elle s'était retrouvée au Louvre devant le tableau de David « Le sacre de Napoléon »

Ses yeux n'étaient pas assez grands pour admirer Joséphine se faisant couronner par l'empereur. Pour elle personne n'avait fait, ni ne pouvait faire mieux que ce tableau, qui à ses yeux était un pur chef œuvre.

Par contre, elle avait été déçue par la Joconde, à qui le sourire énigmatique donnait un air godiche. Elle avait confié sa déception à Muriel qui en avait eu le souffle coupé.

– Mais comment peux-tu dire une énormité pareille ? C'est un tableau inestimable et d'une grande facture !

Inestimable, elle avait compris, grande facture moins, intérieurement elle ne comprenait pas pourquoi il fallait faire une grande facture pour un si petit tableau, sûrement parce qu'il était inestimable ? Elle voulait avoir le dernier mot sur ce coup là.

– Grande facture où pas, excuse-moi, mais je le trouve moche.

Muriel avait eu le bon goût de ne pas lui répondre, elle se disait qu'après tout chacun était libre de ses choix mais néanmoins...

Complètement H S, les pieds en feu, c'est bras dessus – bras dessous qu'elles s'étaient engouffrées dans le métro.

Un dimanche matin, afin de la changer de toutes ces visites culturelles dont ils l'avaient abreuvée, Norbert l'avait emmenée à Feucherolles, haut lieu du golf mondain et du gratin parisien.

L'endroit était grandiose, deux couleurs y dominaient, le bleu du ciel et le vert du tapis végétal qui s'étendait sur plusieurs hectares et sur lequel hommes et femmes en pantalon écossais, polo au célèbre crocodile, chaussures plates bicolores, lançaient à l'aide d'une canne qu'ils tenaient à deux mains et le plus loin possible une petite balle.

Ils se déplaçaient en traînant un petit chariot, dans lequel ils choisissaient à chaque arrêt et avec le plus grand soin la canne qui était apte à leur assurer le point.

Agathe n'avait rien compris aux règles et subtilités de ce jeu fait pour le passe-temps des riches.

Néanmoins elle avait retenu quelques mots et enrichi son vocabulaire de : Club – green – caddie – Club House – putt, qui bien évidemment ne lui serviraient jamais, mais qui l’amusaient.

Norbert, afin qu’elle puisse le suivre dans son parcours, lui avait loué une paire de ces fameuses chaussures deux tons. Elle avait même essayé de faire quelques puttings, mais devant l’insuccès de ses coups, elle avait préféré lui servir de caddy.

Même si toutes les personnes qu’elle avait côtoyées toute la matinée, lui avaient paru avoir un ego surdimensionné, et superficiel, elles avaient toutes été charmantes avec elle. Par contre, elle n’arrivait pas à comprendre, comment un garçon aussi relax, aussi épicurien et si peu mondain que ne l’était Norbert, puisse rien qu’en posant les pieds sur le « GREEN » devenir un BCBG grand teint.

Sur la route du retour elle lui avait posé tout de go la question.

– Comment peux-tu faire pour changer aussi vite de peau ?

– Comme eux ma belle, mais ne crois surtout pas qu’ils soient toujours en représentation, dans l’intimité ils tombent le masque. Se sont tous des gens riches et hauts placés, qui ont besoin d’une certaine image pour exister. Note bien, qu’il y avait parmi eux un des hommes le plus fortuné de la capitale, et un Duc fort connu.

– Un Duc ? Un vrai ? Mais pourtant il n’avait rien de plus que les autres ?

– Tu pensais peut-être qu’il allait jouer avec sa couronne sur la tête ?

– Non bien entendu ! Mais toi dans toute cette coterie ?

– Moi ! J’ai besoin d’eux pour ma carrière.

*
* * *

Il avait allumé la radio de la voiture, et une cigarette ce qui avait clos la discussion.

Néanmoins elle était heureuse d’avoir découvert qu’il y avait un monde parallèle au sien, dont elle ignorait jusqu’à ce jour l’existence.

*
* * *

Hélas tout a une fin ! Elle devait songer au retour. C’est pourquoi la veille de son départ, pour finir en apothéose, Muriel avait prévu pour son invitée une soirée surprise, et celle ci allait être de taille.

Vers dix neuf heures elle avait simplement dit :

– Mes chéris, ce soir nous sortons, allez vous faire beaux.

Se faire belle, se faire belle ! Tout en montant l’escalier Agathe, faisait dans sa tête l’inventaire de sa valise, elle n’avait pas pensé à ça ! La seule robe un peu chic qu’elle possédait été restée chez elle.

– Zut de zut ! Quoi mettre ?

Tout en râlant contre elle-même, et les yeux embués, elle avait poussé la porte de sa chambre.

Ventousée sur le seuil, elle ne pouvait détourner ses yeux de ce qu’elle croyait être un mirage. Elle

connaissait l'histoire de Cendrillon, mais que cela puisse lui arriver à elle, était une chose impensable. Et pourtant là sur le lit, une magnifique robe en guipure bleue étalait ses plis. Cette robe dont elle n'aurait jamais osé rêver était accompagnée de mignonnes chaussures en daim blanc et d'un petit sac du soir assorti.

Elle était redescendue quatre à quatre afin de dire à ses hôtes combien elle était heureuse et confuse à la fois, mais aucun mot n'arrivait à franchir ses lèvres, elle restait devant eux bouche bée.

Devant son trouble Muriel, l'avait prise dans ses bras.

– Et bien tu n'es pas encore habillée ? File vite nous allons être en retard !

*
* * *

Toujours muette elle s'était pendue à leur cou et avait déposé deux énormes bises sur leurs joues.

Revêtue de ce chef d'œuvre, elle eut du mal à reconnaître dans le miroir la jeune beauté à qui la robe boutonnée dans le dos par une rangée de petits boutons en nacre, donnait un air romantique.

Elle était surprise par la finesse de sa taille que soulignait un boléro en fourrure blanche qui mettait en valeur sa peau dorée et le velouté de ses bras.

Pour la première fois elle se sentit vraiment jolie, elle aurait aimé que ses parents puissent la voir, surtout sa mère, qui éprouvait une fierté toute maternelle lorsqu'on lui faisait des compliments de sa fille.

Refoulant ses regrets et prenant des airs de star, elle avait fait sensation. Norbert, grand style dans un costume bleu nuit, avait sifflé d'admiration en la voyant paraître.

– Tu es suprêmement élégante, qu'elle classe !

C'était la première fois qu'elle recevait un compliment d'un homme autre que son père, heureuse elle avait légèrement rosi.

Muriel, enveloppée de « l'air du temps » était belle à couper le souffle. Moulée dans un fourreau de velours noir, elle avait relevé ses cheveux en un chignon structuré et bigrement compliqué dans lequel elle avait piqué une fleur en strass.

Un taxi les avait conduits devant le Châtelet, où une soirée de gala était organisée, puis ils avaient dîné dans un grand restaurant, avant de finir la soirée sur la Seine. C'est dans un bateau mouche, filant au fil de l'eau, qu'Agathe avait fait les larmes aux yeux, ses adieux à ses chers amis et à ce féérique Paris by night.

C'est le cœur lourd, et la valise bourrée de cadeaux made in Paris, qu'elle avait repris le train du retour. Bien calée dans un coin du wagon, elle se laissait porter par ses souvenirs en revivant les merveilleux et fabuleux moments qu'elle avait vécu pendant ce mois. Néanmoins elle était heureuse à l'idée de retrouver ses parents, et le calme de son petit bourg campagnard. Mais surtout d'être chaque matin réveillée par le doux triolet des petits oiseaux, et non plus par les cris des éboueurs qui dès cinq heures du matin vident les poubelles dans des tombereaux tirés par des chevaux, dont les roues tressautent sur les pavés.

*
* *

Certes la capitale est une ville fabuleuse, pleine de choses extraordinaires, mais pour une petite provinciale, il y a trop de bruits, trop d'automobilistes qui appuient comme des fous sur les klaxons, trop de pollution, de gens qui courent et vous bousculent pour s'engouffrer dans les bouches du métro, qui dégagent un air vicier. Combien de fois, serrée contre des inconnus dans cet espace clos, avait-elle craint d'être prise d'un malaise respiratoire.

Certes il y a bien de ça de là, quelques petits espaces verts, néanmoins elle pensait à toute cette herbe verte qui étouffait sous le bitume.

Bien évidemment tout cela n'était que le petit coté négatif de son voyage, sa tête était tellement pleine de bons souvenirs, que le trépignement des roues sur les rails, les faisaient s'entrechoquer, et télescoper les uns aux autres.

Mentalement elle faisait l'inventaire de ses achats et des cadeaux offerts par Muriel et Norbert.

Pour Maman : Un joli coffret bleu nuit renfermant couché sur du satin blanc un parfum et une boîte de poudre de riz « Soir de Paris » – le must de l'époque – Plus un somptueux foulard venant d'un grand magasin réputé pour ses imprimés se rapportant à l'hippomobile et aux équidés.

Pour Papa : Un magnifique portefeuille en cuir avec ceinture assortie portant en logo un magique « H » doré. Elle trouvait toutes ces dépenses pharaoniques, mais bon ! Ils avaient tenus à faire plaisir.

Elle, avait acheté des cadeaux beaucoup plus modestes – argent oblige – mais qu'elle avait néanmoins choisi avec un soin tout particulier.

Valentine, n'avait pas été oubliée, car depuis le retour de son amie elle portait à son cou un super foulard sur lequel étaient représentés les plus beaux monuments de la capitale, elle avait également reçu une eau de Cologne enfermée dans un beau flacon en forme de Tour Eiffel.

Pour Renald, un splendide porte clef qu'il avait aussitôt, accroché à sa ceinture, et l'avait remerciée par un gros baiser, hélas sur la joue.

Pendant plusieurs jours elle avait essayé de répondre aux questions que lui posaient ses parents, mais il lui était impossible de se souvenir de tout, tant ce voyage avait été intense, enrichissant, et somptueux.

De son côté Valentine, n'arrêtait pas de la bombarder de questions sur la gente masculines.

– Comment sont les Parisiens ? Sont ils beaux ? Ils doivent avoir une allure folle ? Allez raconte ! C'est vrai qu'ils ont un accent ? Si tu me dis tout je te dirais un secret.

Ses questions fusaient à la vitesse d'une mitraillette, la pauvre Agathe, n'arrivait plus à suivre.

LE TEMPS DE L'INSOUCIANCE

Premier Octobre.

Les jours rétrécissaient, c'est dans l'aube brumeuse et parmi les feuilles rousses qui se détachaient des arbres en tourbillonnant, qu'Agathe avait repris le chemin de l'école d'arts appliqués, dans laquelle elle suivait avec un certain succès, des études sur les mystères de l'art au 18^e siècle. Ayant un sens inné de l'organisation et un goût raffiné pour les belles choses, elle voulait devenir décoratrice d'intérieur.

Son amie Valentine, avait choisi les cours d'esthétisme qui se donnaient dans le même établissement, heureuses elles ne se quittaient plus et leur complicité devint encore plus étroite.

Elles venaient de fêter leurs 18 ans. Les parents s'étaient réunis pour offrir un gâteau d'une circonférence impressionnante, qu'elles avaient partagé avec leurs amis qui les avaient comblées de cadeaux.

Bien évidemment Renald était de la fête ! Ses beaux yeux et son sourire exerçaient toujours sur Agathe une confusion de sentiments indéfinissables et

une attraction irrésistible de désirs. Lui semblait toujours dans le même état d'esprit à son égard, que pouvait elle faire ? Elle ne pouvait déceimment se jeter à son cou pour lui avouer son amour ? Peu importe elle saura être patiente et attendre le jour ou enfin...

Ce fut Valentine, qui sans le vouloir sonna le glas de cet embryon d'amour, en lui annonçant que Renald, venait de signer un engagement de cinq ans dans la marine nationale.

Un électrochoc ne l'aurait pas plus secouée. Médusée par l'énormité des paroles, elle était immobile comme un sphinx. C'était donc là, le secret que son amie voulait lui révéler ? Mais ciel pourquoi ne s'était-elle pas tue ?

Elle avait du mal à retenir ses larmes et à reprendre pied, ses jambes se dérobaient sous elle, son cœur s'était mis à battre en désordre, il était à l'agonie.

Devant son mutisme et sa torpeur, Valentine, avait soudain pris conscience de l'état de son amie.

– Ohé Agathe ? Que ce passe-t-il ?

La voyant sans réactions, elle avait deviné en un quart de secondes la situation.

– Ne me dis pas que c'est à cause de Renald ? C'est donc lui que tu aimes ?

*

* *

Elle n'avait pas fini de poser sa question, qu'Agathe était partie en courant se réfugier dans sa chambre où elle laissa libre court à son chagrin. Elle vivait ce qu'elle croyait être le plus douloureux drame

de sa vie. Cloîtrée elle refusait de répondre aux coups frappés à la porte de sa chambre. Enfin de guerre lasse elle avait lancé un timide :

– Entrez.

Stupeur ! Il était là sur le pas de la porte plus beau que jamais, elle eut honte de sa tenue, de ses mains elle essayait de remettre de l'ordre dans sa chevelure, et voulut se lever, d'un geste de prélat il lui fit comprendre de ne pas bouger, et s'assit près d'elle.

Tout ce qui suivi, ce déroula pour elle dans un flou absolu, tous les mots qu'il prononçait se bousculaient, se télescopaient dans sa tête, elle avait du mal à les retenir sous son crâne, les seuls dont elle se souvenait avaient été dit avec beaucoup de douceur.

– Valentine m'a tout dit ! Sache que Je t'aime comme si tu étais ma petite sœur, mais que je ne pourrais jamais te prendre dans mes bras et encore moins te faire l'amour, pour moi ce serait de l'inceste. Néanmoins je resterais toujours quelqu'un sur lequel tu peux compter en n'importe qu'elles circonstances. Tu es et restera toujours ma plus tendre amie. Pardonne moi si aujourd'hui je te fais souffrir, mais dans quelques mois tu verras que j'ai eu raison de ne pas succomber à ton charme, et te souhaite de tout mon cœur, de trouver un garçon digne de toi.

Il l'avait quittée en lui déposant un doux baiser sur le front.

Certes ce n'était pas les paroles qu'elle aurait aimé entendre ! Mais il était si attendrissant qu'elle ne lui en voulait pas de sa franchise, bien au contraire, sa visite lui avait fait du bien, elle comprenait qu'il y avait des amours à sens unique et qu'elle était dans ce cas là. Elle découvrait également que l'amour pouvait

terriblement faire souffrir ! Alors elle pria Dieu, de bien vouloir désormais tenir son Cupidon loin d'elle.

Enfin ! Au grand soulagement de ses parents, elle retrouva peu à peu sa gaieté coutumière. Renald parti, le temps fera le reste.

En grandissant filles et garçons, se trouvaient des distractions communes.

C'est en bande qu'ils allaient au cinéma voir des films d'aventures, où drames sentimentaux teintés de romantisme. Ce jour là, les filles, sous les quolibets des garçons, en ressortaient les yeux rougis.

Néanmoins de toutes les distractions, celles qu'ils appréciaient étaient les baignades.

Aux beaux jours, heureux et insoucians, c'est dans la senteur des foins gorgés de soleil, qu'ils allaient plonger dans des pièces d'eau se trouvant dans des endroits champêtres et verdoyants, où peu de gens venaient faire trempette, tant elles avaient un aspect peu engageant. Eux s'y trouvaient à l'aise, l'air était rempli de rires et de cris, surtout de ceux des filles, qui en nageant se retrouvaient quelquefois nez à nez avec un crapaud pustuleux ou une grenouille verte.

C'était le début des maillots de bain deux pièces dit « Bikini », les filles, celles que les gens des villes appelaient des « Pécores » des « ploucs » ou « culs terreux » n'avaient pas hésité à l'adopter, ce qui faisait ressortir leur beauté campagnarde, dont beaucoup de citadines enviaient la peau cuivrée, et l'allure saine et sportive.

Il y avait aussi la joyeuse cueillette des mûres dans les ronciers, dont ils rapportaient de pleins seaux, que les mères transformaient en délicieuses confitures.